



Luc de Brabandere

Philosophe d'entreprise, conférencier et auteur ⁽¹⁾

■ À travers l'Histoire, la vérité a toujours été secouée, mais aujourd'hui elle est en crise. Sur Internet, et plus particulièrement sur les réseaux sociaux, ce sont les fausses informations qui génèrent les vrais profits.

de vêtements de la ville tenus par des juifs. Selon la rumeur, des femmes avaient disparu au moment où elles essayaient l'un ou l'autre habit, et Morin montre comment cette rumeur pourtant sans fondement a pu se propager dans toute la France. Il évoque entre autres la complicité à la fois inévitable et involontaire de la presse. *Le Monde* a ainsi titré "Des femmes disparaissent à Orléans. Canular ou cabale?" Le titre est paradoxal car dire "Canular ou cabale?" c'est dire "Faux ou faux?" Mais alors pourquoi en parler? Le dilemme du journaliste est lancinant, car une rumeur fautive est un fait vrai.

La question du vrai et du faux dans les médias n'est pas nouvelle. Au XIX^e siècle déjà, une histoire croustillante, même inventée de toutes pièces, pouvait être reproduite de journaux en journaux dans le

monde entier. Un bon mot d'un homme politique, même jamais prononcé, réapparaissait un peu partout.

La question du vrai et du faux est bien ancienne mais, avec Internet, elle prend une ampleur inédite, stupéfiante. Car ceux qui sont indifférents à la vérité prennent de plus en plus de pouvoir, et parfois même prennent le pouvoir. Ceux qui cherchent la vérité sont alors submergés par ceux qui s'en moquent.

Fausse nouvelles et vrais bénéfices

Même la science, qui a été longtemps un terrain d'entente rationnelle entre les hommes, est balayée par la tempête numérique. Vaccins, 5G, réchauffement

climatique, comment savoir ce qui est vrai, et ce qui est faux?

La Vérité a toujours été secouée, mais aujourd'hui elle est en crise.

Il y a toujours eu une presse de droite et une presse de gauche. Mais, à la différence des médias traditionnels, Internet n'a pas de couleur politique. Un même réseau social peut être adopté à la fois par les ultraconservateurs et les progressistes des plus combattifs. Il séduira ces deux publics que pourtant tout sépare car, en tant que tel, un réseau social n'a pas d'idée, il redirige simplement celles des uns vers les autres qu'il sait a priori d'accord. Un réseau social est comme un journal qui serait différent pour chacun d'entre nous, qui n'emploierait aucun journaliste, et qui contiendrait uniquement le courrier des lecteurs dont nous partageons l'avis.

Facebook ou Twitter n'est pas a priori plus intéressé par le faux que par le vrai. On n'y trouve pas

Même la science, qui a été longtemps un terrain d'entente rationnelle entre les hommes, est balayée par la tempête numérique.

une volonté délibérée de tromper ou de nuire. Mais les chiffres le prouvent: le faux excite plus les utilisateurs que le vrai, c'est le faux qui fait augmenter le trafic, le temps d'attention et l'envie de repartager. En un mot, ce sont les fausses informations qui génèrent les vrais profits. Et c'est comme cela que des algorithmes programmés pour augmenter les bénéfices sont devenus des

caisses de résonance idéales pour les *fake news*.

Et c'est aussi comme cela que s'est créée une alliance dévastatrice pour la démocratie entre Internet et le populisme.

→ (1) Auteur de "Petite philosophie des arguments fallacieux", en librairie le 7 janvier, Éditions Eyrolles

CHRONIQUE

Le plurilinguisme est une clé pour la société de demain

■ Imaginez ce qui s'ouvre potentiellement pour mes élèves derrière leur maîtrise de plusieurs langues.



Alicia Marigoh

Enseignante de français dans une école néerlandophone bruxelloise, membre de l'ASBL Teach for Belgium

Les lundis de l'enseignement

Morgen!" est le premier mot que je prononce chaque matin depuis maintenant trois rentrées scolaires. Même s'il s'active en français à mon réveil, une fois arrivé devant le portail de l'école, mon cerveau passe automatiquement en néerlandais.

Sept heures cinquante, les premières conversations entre collègues sont un peu brumeuses mais je comprends tout ce qu'ils disent. Je reconnais désormais leurs manières de parler, leurs accents, leurs façons de rouler les "r" et leurs petits tics de langage. Au fil des années, je m'aperçois que derrière ces habitudes se cachent leur manière de penser et, tout simplement, leur manière d'être qui ils sont. Et peu à peu, en acquérant leur langue, j'ai réalisé que j'apprenais réellement à les connaître, eux.

En tant que francophone, j'ai quelque peu peiné à dompter le néerlandais. J'en connaissais beaucoup de principes théoriques, comprenant souvent mes interlocuteurs tout en étant incapable de formuler quelque réponse cohérente et bien argumentée. Pourtant, dans ma tête résonnaient souvent ces mots: "Je suis bruxelloise, j'ai grandi à Saint-Josse; comment est-ce possible de ne pas maîtriser une langue alors même qu'elle nous a été apprise durant quatorze – longues – années?!" Pour devenir bilingue, il faut sortir de sa zone de confort. C'est ce que j'ai choisi de faire en travaillant avec des néerlandophones et en m'immergeant dans cette langue. Je veux les comprendre et – mieux – je veux qu'ils me comprennent.

Ma première année, j'observe beaucoup. Je discute peu. Cette phase d'apprentissage était, quand j'y repense, difficile mais nécessaire. La deuxième année, je tente des blagues. Certaines fonctionnent, d'autres pas vraiment, mais je continue d'essayer! On me donne de plus en plus de responsabilités qui me font davantage collaborer avec les acteurs de mon école et je me retrouve à devoir me faire comprendre.

Deux ans plus tard, après beaucoup de conversations et de travail avec mes

collègues, j'approche enfin de mon objectif. À tel point que, depuis peu, j'ai même quelques expressions de néerlandais qui m'échappent, malgré moi, devant les regards ébahis de mes amis. Mon intégration à l'école se passe bien et j'en prends conscience.

Il faut dire que j'ai de la chance: dans l'établissement où j'enseigne, le plurilinguisme est omniprésent. Mes élèves pratiquent en moyenne quatre à six langues par semaine chez eux et à l'école. Ils ont tellement l'habitude de jongler entre plusieurs langues que, lorsqu'ils s'expriment, j'ai parfois l'impression que celles-ci se battent en duel pour placer le plus de mots possible dans leurs phrases. Même si j'ai parfois le sentiment que cela affecte leur maîtrise des nuances, en travaillant à leur côté, j'ai également saisi l'intérêt que cela représentait pour mes élèves: il s'agit pour eux d'une richesse culturelle inestimable.

Quand je pense à mon expérience professionnelle, je constate que j'ai rencontré des personnes qui évoluent dans une culture différente de la mienne et que je n'aurais jamais pu découvrir autrement. De sorte que j'ai l'impression que j'avais jusque-là ignoré une partie non négligeable des citoyens du pays dans lequel je suis née. Je chéris réellement toutes ces rencontres qui m'ont permis d'abattre les derniers clichés qu'il me restait sur les néerlandophones. Si cette expérience est enrichissante pour moi car elle me permet d'étendre mon champ des possibles, imaginez ce qui s'ouvre potentiellement pour mes élèves. Imaginez le nombre de personnes qu'ils pourraient comprendre et avec lesquelles ils pourraient dialoguer. À leur manière, ces élèves deviendront des messagers, des interprètes et des médiateurs pour la société de demain.

En tant que professeur francophone dans une école néerlandophone, je veux enrichir leurs acquis en langue française pour qu'ils puissent communiquer et rassembler dans cette langue. Je rêverais qu'ils deviennent des ponts entre plusieurs communautés qui, à cause de la barrière de la langue, n'auraient peut-être jamais pu échanger. Je voudrais qu'ils soient fiers d'avoir de telles connaissances linguistiques et qu'ils désirent aller encore plus loin, afin de faire de ce qui est un véritable défi de tous les jours une force dans leur vie. Moi, en tout cas, je me lève tous les jours, en français ou en néerlandais, en essayant de les aider, comme je peux, à prendre conscience de tout cela.